

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 80 (1935)
Heft: 2-3

Artikel: Un émule de Jomini
Autor: Mayer, Emile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341630>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

| | | |
|--------------------------------|---------------------|--------------------------------|
| Pour la Suisse : | ABONNEMENT | Pour l'Etranger : |
| 1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.— | Prix du N° fr. 1.50 | 1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.— |
| 3 mois fr. 4.— | | 3 mois fr. 5.— |

DIRECTION ET RÉDACTION :

Major R. MASSON, Avenue Druey 15, Lausanne. Tél. 32.217.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS, VENTE :

Avenue de la Gare 23, Lausanne. Compte de chèques post. II.5209

ANNONCES : Agence de publicité G. Amacker, Palud 3, Lausanne. H. Droz, succ.

Un émule de Jomini

Le monde militaire a laissé disparaître, sans en témoigner d'émotion et de regret, le colonel A. Grouard qui a pourtant honoré grandement l'armée par les œuvres qu'il a laissées. Il a abordé les problèmes de stratégie avec une sûreté de jugement qu'il devait à un sens droit, à une grande force de caractère, à une belle indépendance de pensée.

Il s'était fait, en quelque sorte, lui-même. Les leçons qu'il avait reçues ne l'avaient pas préparé à l'étude des problèmes qu'il s'est appliqué à résoudre. Il a dû, pour en trouver la solution, écarter tout ce que les traditions ou l'ignorance avaient accumulé sur son chemin, d'erreurs, de légendes, de fausses conceptions. Il a eu le courage de regarder les difficultés en face, et il a su ne pas se laisser arrêter par elles. Il cherchait la vérité, il l'a trouvée.

Dans la voie qu'il a suivie, il avait été précédé par le général Jomini dont il a été le disciple, le continuateur, l'admirateur fervent. Il a maintes fois proclamé le mérite du grand stratéguiste de Payerne, se montrant même injuste, à mon avis, pour Clausewitz qu'on a si souvent mis en

parallèle avec celui-ci. Des nombreux passages dans lesquels il a exprimé son sentiment, je me contenterai de citer celui-ci qui se trouve dans *La guerre éventuelle* (Paris, Chapelot, 1913) :

Personne, à cette époque (1813), ni même depuis, n'a pénétré aussi bien que Jomini, le caractère fondamental de la stratégie napoléonienne.

Il est de mode aujourd'hui, non seulement en Allemagne, mais aussi dans certains milieux militaires français, de soutenir que ce n'est qu'en lisant Clausewitz, que l'on peut bien comprendre les campagnes de Napoléon ; mais c'est une appréciation contre laquelle j'ai souvent protesté, car je ne connais pas d'erreur plus choquante que de prétendre que le célèbre écrivain allemand a été le vulgarisateur du concept napoléonien, alors que dans la plupart de ses écrits, il en a dénaturé l'esprit...

...On peut dire, au contraire, que, dans les critiques que Jomini a présentées sur les campagnes de Frédéric, aussi bien que sur celles de Napoléon, on trouve partout un sens stratégique à peu près infaillible.

Pour nous, Jomini est au-dessus de tous les autres écrivains militaires du XIX^e siècle, autant que Napoléon est au-dessus des autres généraux, et c'est avec raison que l'on a pu dire que, si Napoléon est le dieu de la guerre, Jomini est son prophète ; car personne n'a compris aussi bien, ni surtout aussi vite, les doctrines du maître, et personne ne les a mises en lumière d'une manière aussi précise.

Comme preuve de cette pénétration, on cite une anecdote bien connue, mais que j'avoue ne croire qu'à moitié vraie.

En 1806, Jomini était attaché à l'état-major de Ney. Appelé auprès de Napoléon, qui le chargea d'une mission spéciale, il lui dit : « Alors, sire, quand je l'aurai remplie, c'est à Bamberg que j'irai vous rendre compte. » — « Mais qui donc vous a dit que j'allais à Bamberg ? » demanda l'Empereur, étonné, car, s'il avait bien décidé d'y transporter son quartier-général, il avait tenu cette intention secrète. — « Personne ne me l'a dit, sire. Je l'ai conclu de l'étude de la carte et de la connaissance que j'ai de votre système de guerre », répondit Jomini, qui aimait raconter cette petite histoire.

Cet échange de propos doit avoir été exactement rapporté, car l'Empereur a plusieurs fois reconnu qu'il avait été tout stupéfait de la science de son interlocuteur et de sa perspicacité. Mais j'ai lieu de croire que Jomini était au courant du choix de Bamberg, car Ney avait été mis dans le secret, et il avait dû en faire part à Jomini. Celui-ci, en effet, était son homme de confiance qu'il consultait sur tout, lui donnait des renseignements qu'il refusait à son chef d'état-major, lequel ne cachait pas son dépit de la préférence accordée à un officier étranger, du grade inférieur au sien.

Il me paraît fort probable que, en entendant prononcer le nom de Bamberg, l'empereur ait froncé le sourcil et que son interlocuteur ait pris soudain conscience d'avoir commis une maladresse. Pour se tirer d'affaire, il imagina une réponse qui avait le double avantage de donner une haute idée de sa clairvoyance et d'écarter le soupçon d'indiscrétion. Il aurait ainsi fait preuve de présence d'esprit et d'habileté, plutôt que de la connaissance approfondie des méthodes napoléoniennes.

Quoiqu'il en soit de cette hypothèse, il a pleinement mérité les éloges de celui qui, de son côté, est digne d'être appelé le Jomini français. L'œuvre de Grouard est de haute valeur, et ses qualités de caractère commandent d'autant plus le respect qu'elles ont pu lui nuire. L'homme et l'écrivain militaire sont en lui au même niveau.

* * *

Il ne se faisait remarquer par rien de brillant. Il manquait de variété et de souplesse, autant que d'éclat. Il était dénué d'imagination, de curiosité, de psychologie. Mais sa valeur morale, supérieure à sa valeur intellectuelle, a donné à celle-ci son plein rendement. Sa grande probité d'esprit, son ardent souci de la vérité, sa scrupuleuse conscience ; le goût d'aller au fond des questions dont il s'occupait, une admirable indépendance de caractère qui se traduisait par un désintéressement tout à fait rare, une non moins rare indifférence à l'avancement ou aux honneurs : tout cet

ensemble lui constitue une originalité dans un temps et dans un pays où on manque parfois de profondeur.

Aussi trouvait-on lourde sa conversation, et pesant son style. Il était monocorde, il se répétait. Une légère surdité, qu'il n'avouait pas, et dont peut-être il n'avait pas conscience, le rendait lent à saisir la pensée de son interlocuteur. Il y avait chez lui une prédisposition à la paresse, une certaine inaptitude à l'agitation, sinon à l'activité.

On comprend qu'il ait été porté à méditer plutôt qu'à agir. Sa forte stature, sa vigueur, sa belle prestance, lui eussent facilité l'exercice de l'autorité en imposant le respect. Mais il n'avait aucun goût pour le commandement. Sa batterie où le capitaine Sarrail avait fait un stage au sortir de l'École de guerre a laissé à celui-ci le triste souvenir d'un désordre et d'une indiscipline indicibles.

On comprend aussi que Grouard ait trouvé dans l'étude de la stratégie l'emploi qui convenait à sa nature, qui lui permettait la meilleure utilisation de ses facultés. Cette étude, en effet, n'exige pas beaucoup de finesse ni une grande promptitude d'esprit. L'officier de troupe, appelé à faire de la tactique sur le terrain, dans l'énervant fracas de la bataille, doit avoir le coup d'œil rapide, la décision immédiate, suivie de l'exécution au moment précis où elle est opportune. Un plan de campagne se prépare à loisir, chez soi, dans le calme, devant la carte. Il ne s'agit pas de compter sur quelque inspiration soudaine ou sur un éclair de génie. Il suffit de posséder quelques données générales, données assez grossières d'ailleurs, — car on pourrait dire que le travail se fait à la brosse et non au pinceau, — et, si on a du bon sens, si on est capable de réfléchir, si on raisonne juste, sans se laisser entraîner par le prestige des formules toutes faites, en résistant aux fallacieux enseignements de l'histoire, à la non moins fallacieuse autorité des maîtres ou au fétichisme des principes, on réussit à concevoir un ensemble d'opérations rationnel, qui ait de grandes chances de succès et qui mette à l'abri des risques, en cas d'échec.

Cependant, il ne faudrait pas croire qu'une vocation pressante ait poussé Grouard dans la voie qu'il a suivie. Il n'avait aucune prédilection précise. Très bon élève, d'abord au collège d'Aumale, petite ville de Normandie dont il était originaire, puis au lycée Napoléon à Paris, où il eut pour professeur Victor Duruy, il sembla d'abord porté vers l'histoire : sa mémoire, très sûre, lui permettait de retenir les faits ; sa pensée, toujours appliquée, s'efforçait de discerner les causes des événements. Il aimait à rattacher ceux-ci à celles-là par les liens de la logique. Il fut plusieurs fois lauréat au concours général. Il avait un certain goût pour les lettres : il écrivait correctement, clairement, sans grâce, mais avec solidité.

C'est vers les sciences qu'il sembla pencher surtout. En 1863, il fut admissible à l'École normale supérieure et admis à l'École polytechnique, d'où il sortit dans un rang qui faisait de lui un officier d'artillerie. Je doute qu'il ait pris grand intérêt au cours d'art militaire qu'il a suivi à l'École d'application de Metz et qui, si j'en juge par celui que j'ai suivi huit ans plus tard à Fontainebleau, ne devait pas donner pleine satisfaction à son rationalisme. Ayant l'esprit géométrique plus que l'esprit de finesse, il préférait les sciences exactes à l'étude de la guerre, étude incertaine, parce qu'il y faut tenir compte des réactions de l'âme humaine, et aussi parce que les faits ne sont jamais bien connus. Les combattants observent mal ce qui se passe en eux et ce qui se passe autour d'eux. Les éléments psychologiques et les éléments historiques qu'on recueille sont rarement assez sûrs pour qu'on se fasse une idée exacte de ce qui a eu lieu. Quant à ce que réserve l'avenir, le stratège et le tacticien ne peuvent le savoir à la façon de l'astronome qui prévoit les éclipses ou les marées. On en est réduit aux hypothèses ou aux intuitions.

Le tempérament de Grouard répugnait aux uns et aux autres. La géométrie l'attirait. Au début de 1870, il présentait à la Société philomathique de Paris un mémoire sur les figures planes semblables, mémoire dont certaines sugges-

tions originales ont été reprises depuis et développées. La part qu'il a prise à la guerre, sa captivité en Allemagne (il faisait partie de l'armée de Sedan) ne l'ont pas détourné de la technique, de la science, pour le pousser vers les questions purement militaires. C'est sur la balistique que s'est portée son attention. En 1875, il publiait, sur le mouvement des projectiles oblongs dans l'air, un livre où il donnait la mesure de son indépendance d'esprit. Il y montrait les graves erreurs commises, sur le sujet qu'il traitait, par d'illustres savants comme Euler et Poisson. Mais, déjà, cette publication éprouvait le sort qui attendait ses autres ouvrages. Elle n'eut aucun retentissement. L'évidence de ses démonstrations resta sans effet contre l'erreur abritée sous le patronage de mathématiciens qui font autorité. Quand le colonel Grouard a donné (en 1928) une nouvelle édition revue et complétée de son étude de 1875, ses révélations ont surpris nombre d'artilleurs et de balisticiens professionnels.

La variété de ses connaissances, son application au travail, firent choisir le capitaine Grouard pour compléter l'instruction des lieutenants d'artillerie de sa garnison. La guerre avait introduit dans le corps des officiers des sujets dépourvus de culture générale et de qui le savoir professionnel était rudimentaire. Il avait paru, à bon droit, indispensable de les mettre mieux en état de s'acquitter de leurs fonctions, et, en particulier, de leur donner des notions d'art militaire.

A la vérité, c'était surtout la tactique qu'il aurait fallu leur enseigner. La stratégie est du domaine des généraux, et même d'un très petit nombre d'entre eux. Mais, comme Grouard obéissait au penchant de sa nature, c'est surtout de stratégie qu'il s'occupa et, comme il n'était pas homme à disperser son attention, à multiplier ses efforts, il s'y spécialisa, apportant à ses investigations une ténacité, une insistance, qui l'amènèrent à voir juste et à se rendre exactement compte des méthodes appliquées par Napoléon pour la conduite de la guerre.

Celui-ci les avait adoptées plus ou moins inconsciemment.

On se tromperait, je crois, en supposant qu'il s'était fait une doctrine à priori. De ses études, il avait retiré des idées plus ou moins confuses sur la manière de s'y prendre en face des réalités. Mais, quand ces réalités se présentèrent à lui sous forme de problèmes à résoudre, il s'arrêta aux déterminations que lui inspiraient, à la fois, son instinct, son tempérament, et les idées provenant de ses lectures et de ses méditations. Par la suite, ayant réussi, il employa les mêmes procédés ou, tout au moins, il se laissa guider par le même entraînement naturel combiné avec de l'impulsion raisonnée. Alors il lui arriva d'exprimer, sous la forme lapidaire qui lui était habituelle, les résultats de son expérience. Il présenta ces conclusions comme étant la cause de ses actes. Ses aphorismes, préceptes, maximes, sont donc la conséquence et non l'origine de ses conceptions, conceptions inspirées par les circonstances.

* * *

C'est à l'analyse de quelques-unes de ces maximes que Grouard a commencé par se livrer. A trois d'entre elles, il a consacré des articles qui ont paru dans le *Journal des sciences militaires* et qu'il a réunis en volume ¹.

Voici ces trois aphorismes :

Il faut tourner ou déborder une aile sans séparer l'armée.

Toute jonction de corps d'armée doit s'opérer en arrière et loin de l'ennemi.

Une armée ne doit avoir qu'une ligne d'opérations.

Ces trois affirmations ont reçu des démentis. Il suffit de

¹ Sous le titre de *Maximes de guerre de Napoléon* (1898). — Les ouvrages du colonel Grouard ont paru sous son nom ou avec ses initiales : « A. G., ancien élève de l'École polytechnique », dans la même librairie (Dumaine, plus tard Baudoin et Chapelot, actuellement Berger-Levrault). — Voici la liste des principaux : *Stratégie* (1894), *Nouvelles observations sur l'objet et les éléments de la stratégie* (1897), *De la véritable utilité des places fortes* (1886), *La perte des États et les camps retranchés* (1888), *Réplique au général Brialmont* (1889), *L'armée de Châlons* (1889), *Fallait-il quitter Metz en 1870 ?* (1893), *Comment quitter Metz en 1870 ?* (1901), *Wœrth et Forbach* (1905), *Les armées en présence en 1870* (1906), *L'invasion du 7 au 12 août 1870* (1908), *La critique de la campagne de 1815* (1907), *Les batailles de Napoléon* (1900).

La *Revue Militaire suisse* a publié en février-juin 1924 une étude du colonel Grouard sur le haut commandement et l'état-major.

se rappeler que de Moltke n'a pas tenu compte de la seconde lorsque, en 1866, il a envahi la Bohême. Il n'a pas hésité à lancer sur le territoire ennemi deux colonnes séparées, incapables de se soutenir mutuellement, et qui ne devaient se réunir qu'en présence de l'armée autrichienne. La jonction n'était pas opérée lorsqu'elles ont abordé l'ennemi.

Ces règles n'ont rien d'absolu, d'immuable. Elles comportent des dérogations. Mais pourquoi les comportent-elles dans certains cas ? Et quels sont ces cas ? Pour le savoir, il faut s'être rendu compte des raisons qui justifient les règles. Celles-ci sont l'expression de faits. Elles résument des données statistiques, elles enregistrent des résultats expérimentaux. Dans la plupart des circonstances analogues, certaine manière d'agir a eu d'heureux ou de désastreux effets qui sont dus à un ensemble de conjonctures. Ce sont ces conjonctures qu'il convient de déterminer avec précision si on veut connaître la part de chacune dans le succès obtenu ou dans l'échec éprouvé.

Il en est des règles stratégiques comme des lois de la nature. La perturbation dans la marche normale des planètes s'explique par l'existence d'une planète jusqu'alors inconnue. L'astronomie a découvert que la position de la lune correspond à certains mouvements de la mer et à son niveau, ce qui permet d'établir le tableau des marées. Mais des phénomènes météorologiques ou des mouvements sismiques peuvent bouleverser les horaires et déjouer les prévisions.

Personne n'a montré mieux que Grouard le caractère empirique et incertain des principes de la guerre, de ces principes dont on proclame la pérennité, l'immuabilité, l'infailibilité. Et pourtant il semble qu'il leur reconnaisse ce caractère, car il leur reste attaché. Un certain fétichisme, une sorte de confiance mystique dans le dogme, coexiste chez lui avec les convictions contraires que le raisonnement lui a apportées. Et il se débat à vouloir concilier la foi passée avec l'incrédulité actuelle à force d'explications embarrassées et d'arguments antinomiques. Sa sincérité est gênée par son inaptitude à s'élever et à voir de haut.

Il ne cesse de proclamer que, « si les moyens changent, les principes restent », que « malgré les modifications de toute nature apportées depuis vingt ans dans l'organisation des armées et dans leur armement, leur conduite dépend toujours essentiellement des mêmes principes ». Mais il est bien obligé d'avouer qu'on peut s'en écarter sans grands risques : « En les négligeant, on s'expose à un échec, mais leur violation n'entraîne les conséquences qu'elle comporte qu'à la condition que l'adversaire sache en profiter », aussi voyons-nous que « certains généraux ont pu violer les règles et néanmoins obtenir la victoire ». Alors, que sont-elles, ces règles, dont on peut ne pas tenir compte ? Bouclier pour les pusillanimes, pesant et inutile fardeau pour les audacieux. « La guerre est un art simple et tout d'exécution », disait Napoléon. Et Grouard en arrive à convenir que ses principes « ne sont pas absolus et qu'ils ne valent que par l'application qu'on en fait ».

A ce propos, et bien qu'elle remonte à un quart de siècle, je crois opportun de revenir sur une querelle qui s'est élevée entre lui et moi, à l'occasion d'un article publié ici même. Dans la *Revue militaire suisse* de mars 1906, je lui attribuais cette opinion, qu'il s'en était fallu de peu que nous fussions les vainqueurs en 1870. J'avais, en effet, noté des passages comme celui-ci, extraits de *Wæerth et Forbach* (page 86) :

Les combinaisons de M. de Moltke étaient défectueuses et de nature à faire disparaître pour quelques jours sa supériorité numérique.

Si on l'avait compris, on pouvait, le 6 et le 7, joindre le 1^{er} corps avec 80 000 hommes et livrer la bataille avec 120 000 hommes.

Il est certain que, dans ces conditions, on l'aurait gagnée. Tout n'était pas fini, mais *nous avions des chances, non seulement de prendre le dessus plus tard, mais même d'arrêter tout de suite l'ennemi à proximité de la frontière.*

Il a répondu dans sa *Critique stratégique de la guerre franco-allemande* (à la page 115 du tome intitulé : *Les armées en présence*) que je m'étais complètement mépris

sur sa pensée. Il reconnaît que, « même en prenant la situation au 4 août et en utilisant toutes les ressources dont nous disposions, on pouvait obtenir une victoire en Alsace ; mais il eût fallu pour cela à la tête de l'armée française un chef de haute valeur ». Et il dit encore, toujours à ce sujet : « De Moltke, avec une véritable imprudence, était venu livrer une de ses armées à nos coups, sans être en mesure de la soutenir avec les autres¹. L'inintelligence de nos chefs l'empêcha seule d'essayer la défaite à laquelle il s'exposait. »

Ne sommes-nous pas fondés à lire entre ces lignes que la partie aurait pu être gagnée par nous si notre haut commandement eût été autre qu'il n'était ? Mais je n'ai pas tenu à avoir le dernier mot. Je professais pour Grouard une trop haute estime pour prolonger le débat. Aussi n'en reparlerais-je pas aujourd'hui si, d'abord, un article publié ici même n'en avait été l'origine, et si, d'autre part, je ne tenais à reproduire les observations qu'il a faites après m'avoir répondu, et qui donnent une idée de son jugement et de son style.

Après avoir indiqué les mesures par lesquelles l'armée française eût pu, après le combat de Wissembourg, concentrer à Wœrth, rapidement et sûrement, des forces suffisantes pour arrêter l'invasion, il ajoute que cette solution « n'était pas si simple » et de celles qui viennent tout naturellement à l'esprit :

La preuve, c'est que, non seulement nos chefs de 1870 n'y ont pas songé, mais que les historiens qui ont écrit sur la guerre franco-allemande, pendant trente-cinq ans, n'en ont pas eu la moindre idée ; cependant, on la trouve, sinon bien développée, du moins nettement indiquée dans nos études sur les *Maximes de Napoléon*.

D'ailleurs, je suis loin de prétendre que, si j'avais eu à diriger les opérations, j'aurais imaginé cette solution séance tenante. Il ne faut pas confondre la tâche et le mérite du critique avec ceux du général.

¹ Grouard dit que cette faute ne l'empêche pas de considérer le chef d'état-major général de l'armée allemande comme un homme de guerre tout à fait supérieur ». Je demande, moi, si cette faute ne nous oblige pas à le considérer comme tel. N'est-elle pas la preuve de cette audace intelligente et prudente qui l'avait déterminé à faire envahir la Bohême par des colonnes indépendantes et isolées ?

Pour remplir leur rôle, ils doivent l'un et l'autre s'appuyer sur les mêmes connaissances positives, mais les difficultés d'application ne sont pas du même ordre. Le général ne connaît souvent qu'une partie des données du problème à résoudre. Il faut qu'il devine le reste et qu'il prenne une décision aussi prompte que juste. Le critique, au contraire, non seulement connaît toutes les données, mais il peut prendre son temps pour trouver la solution. En outre, il faut au général autant de caractère que d'intelligence militaire ; chez le critique, la fermeté du caractère et l'esprit de décision n'ont pas à se montrer : on peut être un excellent critique et un fort mauvais général.

A propos des principes de la guerre, Grouard explique qu'il faut en demander la détermination à l'histoire militaire, et non à la théorie pure. Et ce lui est une occasion de définir dans les termes que voici la méthode qu'il a adoptée pour étudier la stratégie :

Il y a en somme, dans les études d'histoire et de critique militaires, deux écoles en présence : l'une, que j'appellerai l'école française, et dont le véritable chef est Jomini ; l'autre, l'école allemande, qui procède de Clausewitz. La première s'appuie sur les principes de la stratégie positive ; la seconde, envisageant surtout les forces morales, n'accorde aux principes qu'une importance secondaire. Pour moi, j'appartiens délibérément à l'école de Jomini, tandis que l'enseignement donné en France dans les écoles militaires depuis vingt ans¹ exalte surtout les doctrines de Clausewitz...

Il faut bien reconnaître que, si les principes ne sont pas tout, cependant ils existent ; qu'il n'est guère de circonstances où il n'y ait pas lieu d'en tenir compte ; que, si quelques-uns sont susceptibles de modifications, il en est d'autres qui ont été vrais de tous les temps ; que, par conséquent, les hommes appelés à conduire les armées ne doivent pas les perdre de vue, et qu'ils ne doivent s'en écarter qu'en connaissance de cause, pour des raisons particulières aux circonstances ; et, de même, pour bien se rendre compte de leurs fautes et les préciser, en en faisant ressortir les conséquences, il faut que le critique soit pénétré des mêmes principes.

Les éléments de la critique militaire sont donc complexes, et ce n'est que par une application soutenue que l'on peut parvenir à imputer à chacun avec équité la responsabilité qui lui revient dans la conduite des opérations ; et c'est pour en avoir rendu compte

¹ Ceci était écrit vers 1907.

d'une manière incomplète que, dans bien des cas, des désastres retentissants ont été attribués à des hommes qui, en réalité, ne méritent pas les reproches qui leur ont été adressés : tel est le cas de Gouvion Saint-Cyr à Kulm ou de Grouchy à Waterloo.

Les observations précédentes ont pour but de montrer que, si la tâche du critique est plus aisée que celle du général, elle ne laisse pas cependant de présenter de grandes difficultés. Elle exige des qualités assez rares ; le sens stratégique ne s'acquiert pas dans les écoles, et il faut en faire preuve dans la critique aussi bien que dans la conduite des opérations. Mais, si, parmi les conditions à réaliser, il en est qui ne sont remplies qu'exceptionnellement, il en est d'autres auxquelles chacun peut satisfaire. Avant tout, s'appuyer sur des faits exacts : l'exactitude est la probité de l'historien. En outre, il faut y joindre l'impartialité des jugements en évitant de se laisser dominer par des idées préconçues.

Il est assez piquant de constater, en passant, que Grouard s'est souvent contenté d'une documentation incomplète et inexacte d'où il a tiré des conclusions justes, d'ailleurs. En tout cas, il aimait à répéter que l'histoire objective et impartiale n'existe pour ainsi dire pas. Chacun expose les faits non pas comme ils se sont produits réellement, mais de manière à les adapter à la tournure de son esprit et pour en faire l'appui d'une doctrine politique, sociale ou militaire. Il nous montre Thiers et Louis Blanc traitant la Révolution française qu'ils présentent, chacun, sous un jour différent.

Au sujet de la campagne de 1819, Charras et Thiers, qui ont écrit à peu près à la même époque, se contredisent sur presque tous les points. Leurs ouvrages pèchent par des défauts contraires, quoique de même nature : ils procèdent l'un et l'autre d'une idée préconçue. Pour Thiers, l'infaillibilité de Napoléon en matière militaire est un dogme ; aussi cherche-t-il partout ailleurs que dans les dispositions de l'Empereur les causes du désastre de l'armée française. Charras, au contraire, en combattant les assertions et les jugements de Thiers, a voulu montrer Napoléon comme le véritable auteur de sa défaite, et ...il faut reconnaître qu'il a souvent atteint son but.

* * *

On voit que, s'il était l'admirateur du grand capitaine dont il avait étudié la stratégie avec pénétration, Grouard n'était pas subjugué par le prestige de son génie. Il n'a

pas craint de signaler les défaillances dont ce grand capitaine s'est rendu coupable et dont il est devenu la victime.

Il a consacré presque toute son œuvre aux procédés de l'Empereur et à leur application au cours de la campagne de 1870-1871, ainsi qu'à la guerre de 1914, avant qu'elle éclatât, et après qu'elle a été terminée. Il les a encore invoqués dans ses écrits sur le véritable rôle des places fortes. Je renvoie à ces ouvrages dont j'ai déjà souvent parlé ici.

Leur valeur n'a pas manqué d'attirer l'attention. Des hommes véritablement compétents lui ont rendu justice. Le général Berthaut qui publia un excellent livre intitulé : *Principes de stratégie*, le lui envoya, sollicitant son appréciation, parce qu'il le considérait comme « un des rares officiers qui comprennent la stratégie ». Le duc d'Aumale lui écrivit : « Vous touchez aux questions les plus hautes, aux problèmes les plus délicats, de l'art de la guerre. Vous les jugez sainement, en vous appuyant sur les exemples les plus frappants, et vous exposez vos idées avec logique et clarté. »

Du général Lallemand, cette appréciation et ce vœu auxquels j'ai souscrit de tout mon cœur et que j'ai appuyés par tous les moyens en mon pouvoir :

J'ai pris un immense intérêt à vos études, dans lesquelles vous apportez un sens si droit et d'où vous faites découler les vrais principes aussi clairs qu'eau de roche. Toutes ces brochures, si remarquables, me confirment que votre place serait celle de professeur d'art militaire à l'École supérieure de guerre. Je le souhaite dans l'intérêt de l'enseignement élevé à donner à nos officiers.

Hélas ! Nos futurs généraux n'ont pas reçu ses leçons. On a fait le silence autour de son œuvre. Son nom n'a même pas été prononcé. En 1923, je m'étais adressé à un ancien professeur de tactique à l'École de guerre, pour qu'il m'aidât dans mes démarches en vue de faire nommer Grouard, commandeur de la légion d'honneur, à l'occasion de sa 80^e année. Voici sa réponse :

C'est la première fois, je l'avoue à ma courte honte, que je lis ce nom.

Je serais donc bien mauvais avocat de sa cause, ignorant les services qu'il peut avoir rendus.

Après de telles déclarations, faut-il s'étonner si la majorité des officiers brevetés d'état-major, c'est-à-dire l'élite de l'armée française, ignorent que leur pays a eu son Jomini ?

A certains moments, pourtant, Grouard a été sur le point d'acquiescer, au moins dans les milieux militaires, la notoriété à laquelle il avait tant de droits. Peut-être même aurait-il pu obtenir l'emploi qui convenait à ses aptitudes et à sa valeur.

En 1882, il avait rédigé, pour sa satisfaction personnelle, un *Plan de campagne contre l'Allemagne*. Ce travail, qui concluait déjà à l'adoption du système de la défensive stratégique, avait été porté à la connaissance du duc d'Aumale et de plusieurs autres généraux : Février, Billot, de Miribel. Ce dernier s'en souvint, au moment de l'affaire Schnœbelé, alors qu'il était devenu chef de l'état-major général. Il manda l'auteur à Paris, lui demanda de remanier son plan pour l'adapter aux circonstances, et lui fit délivrer un ordre de mobilisation qui l'affectait, en cas de guerre, au grand quartier général des armées.

En 1897, Grouard étant directeur d'artillerie, en Corse, avec le grade de lieutenant-colonel, fut derechef appelé, par le général Billot, alors ministre, pour remettre à jour, une fois de plus, son étude de 1882. Ce remaniement fut terminé au bout de trois mois. Peu de temps après, la limite d'âge obligeait le meilleur stratège d'alors à quitter l'armée ¹.

¹ Le général de Lacroix, quand il fut vice-président du Conseil supérieur de la guerre, le consulta souvent, et s'inspira, tant bien que mal, de ses avis. Plus tard, rayé à son tour des contrôles de l'activité, et devenu journaliste, il tint à l'annoncer à Briand (vers 1916), pour qu'il éclairât l'incompétence du gouvernement et lui indiquât l'orientation la meilleure à donner à la guerre. Mais ces marques d'estime accordées à Grouard par de hautes personnalités militaires, et l'article élogieux que le général de Lacroix lui consacra dans le *Temps*, ne sont pas arrivés à mettre son nom en vedette.

On a attribué sa retraite prématurée et regrettable à des jalousies ou à des rancunes provoquées par la sévérité de ses jugements. Il est certain qu'il avait les « haines vigoureuses » que doit donner aux natures consciencieuses la superficialité, l'ignorance ou la mauvaise foi. Il y avait de l'Alceste en lui, comme l'a fait remarquer un de ses panégyristes¹. Il ne s'est pas gêné pour parler de l'« infatuation malfaisante » de M. de Freycinet, ajoutant que « l'infatuation n'excuse pas l'incapacité : c'est, au contraire, une circonstance aggravante ». Il traite d'outrecuidant, d'impudent, l'ancien collaborateur de Gambetta. Et il le considère comme « cent fois plus coupable que le commandant de l'armée de Metz », ce qui lui inspire des réflexions amères :

Tandis que Bazaine a été condamné à mort, M. de Freycinet a été comblé d'honneurs pendant quarante ans. Politicien de marque, dépourvu de tout scrupule, très sensible à la flatterie, doué de ce genre de finesse dont La Bruyère a dit que « c'était l'occasion prochaine de la fourberie », il a su s'entourer d'une foule d'arrivistes intrigants qui, en bénéficiant de ses faveurs, se sont employés à célébrer ses mérites. On l'a vu, tour à tour, ministre aux travaux publics, aux affaires étrangères et à la guerre, laissant partout la trace de son esprit chimérique et désordonné. Et comme si ce n'était pas assez d'avoir contribué plus qu'aucun autre à nos désastres de 1870, il a tenu, contre tous ceux qui préparaient la Revanche, à appuyer de toute son influence la loi réduisant le service militaire à deux ans. Tout cela ne l'a pas empêché d'être membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française.

Telle est la justice des contemporains, qu'il ne faut pas confondre avec le jugement de la postérité.

S'il rend Freycinet responsable de notre écrasement en 1871, c'est à G. Gilbert que Grouard attribua l'affaiblissement de l'armée et les défaites que celle-ci a subies en 1914. Et il ne le traite pas moins durement. Il s'élève avec véhémence contre les doctrines soutenues par ce remarquable écrivain dans ces articles de la *Nouvelle Revue* et que les jeunes générations avaient adoptées. Il ne ménage pas davantage

¹ M. Edouard Driault dans la *Revue des études napoléoniennes* de 1922. On consultera utilement cet article, ainsi qu'un livre de C. de Bourcet (*L'art de la guerre et le colonel Grouard*, Nouvelle librairie française, Paris, 1916).

le général Brialmont, le créateur de la place d'Anvers, et dont il a combattu les idées sur le rôle de la fortification dans la défense des Etats. Il a des mots cinglants, des sarcasmes cruels, en discutant les écrits du général Zurlinden, du général Camon, du colonel Boucher, du capitaine Sorb (Cormier), comme aussi à propos des jugements portés par Henry Houssaye, ou Ferdinand Brunetière, ou Salomon Reinach, et tels autres « profanes » qui se sont permis de se prononcer sur les questions militaires, sans y rien entendre.

Que de ses victimes il se soit fait des ennemis, c'est possible, c'est probable, c'est certain. Mais il ne faut pas exagérer la virulence de leur haine et de leur vengeance. Aucun des personnages qu'il a critiqués n'a dû chercher à arrêter son avancement. Les études qu'il a publiées étaient si peu lues ! La portée de ses blâmes était si limitée ! Le caractère de ses controverses était si académique !

Non : si sa carrière a été interrompue trop tôt et s'il n'a pas rendu à l'armée tous les services qu'elle eût pu attendre de sa science, c'est par suite d'un vice d'organisation militaire. Il n'y a pas place dans l'armée française pour les officiers plus ou moins inaptes au commandement. On n'a pas le moyen d'y utiliser normalement ceux qui sont spécialisés dans une étude ou des travaux étrangers à leur métier. Or, il faut bien confesser que les problèmes de stratégie étaient, à une certaine époque, considérés comme tels, — au moins quand celui qui s'appliquait à les résoudre n'appartenait pas à la catégorie hors classe des brevetés.

Il s'en fallait de peu qu'on fit grief à un colonel de s'occuper de questions de cet ordre en négligeant de se préparer aux fonctions de chef de corps. C'est pour répondre à ce reproche que Grouard, parlant des études consacrées aux parties élevées de l'art de la guerre, a écrit : « On peut s'y livrer avec assiduité, tout en sachant, comme les autres, conduire une compagnie, une batterie ou un bataillon ». Hélas ! il ne le savait pas comme les autres, et, dans ces conditions, on estimait presque qu'il manquait à son devoir en sortant des strictes limites de son grade. Il savait que la

stratégie n'avait pas d'utilité directe pour les lieutenants auxquels il était chargé, en 1878, d'apprendre l'histoire militaire. Aussi s'en expliquait-il en ces termes dans son cours autographié :

Aucun de nous, sans doute, n'aura jamais à appliquer les principes que l'histoire militaire met en évidence ; mais disons-nous bien qu'il vaut mieux n'être rien, sachant et pouvant beaucoup, que d'être appelé à jouer un grand rôle, lorsqu'on en est incapable. Dans le premier cas, on passe inaperçu, lorsqu'on aurait pu briller dans le monde ; dans le second, on lègue son nom à la postérité, mais en y attachant la honte d'avoir conduit son pays aux abîmes. Qui pourrait hésiter entre ces deux destinées ?

L'événement a montré ce qu'il y avait de juste dans ces nobles paroles auxquelles, d'ailleurs, Grouard a eu le grand mérite de conformer sa conduite. Aussi est-il resté inaperçu et inutilisé, alors qu'il avait conscience de savoir et de pouvoir beaucoup.

Il ne s'est pas plaint de son sort. Il y a de la grandeur avec quelque mélancolie dans la façon dont il a accueilli sa mise à la retraite. Voici ce qu'il en dit :

Quelques-uns, qui savent où toutes mes études m'ont conduit, sont peut-être d'avis que j'aurais mieux fait de rester tranquille, ou tout au moins d'ajourner mes publications, imitant en cela le général Thoumas, qui s'est contenté de remplir son sac pendant qu'il était en activité, pour ne le vider qu'une fois en retraite.

C'eût été sans doute plus habile, mais on ne change pas sa nature : m'étant fait, par l'étude de l'histoire, quelques idées précises sur certains principes de guerre, et les croyant justes, j'ai pensé, non seulement pouvoir, mais devoir les produire, estimant que chacun devait apporter sa pierre (suivant ses moyens) à l'œuvre de régénération de l'armée française.

Au surplus, je ne me suis jamais fait d'illusions sur le sort qui m'était réservé...

N'ayant pas d'illusions, la manière dont j'ai été traité ne m'a causé aucune déception, et, tout bien considéré, je crois bien que, si c'était à recommencer, j'agis de même.

C'est avec dignité et sérénité que, rendu à la vie civile, le colonel Grouard continua ses belles études. Agé de soixante dix ans, en janvier 1913, il écrivait, avec toute la verve

de la jeunesse, *La guerre éventuelle*. Il y disait, en prévision d'une mobilisation prochaine :

Il semble que c'est surtout à l'offensive par la Belgique que l'on doive s'attacher.

Avec cette conception, le centre de gravité de notre déploiement stratégique peut être quelque peu reporté vers la gauche, sans qu'on s'enlève néanmoins le moyen de se concentrer à droite, si les circonstances le demandaient.

Mais l'idée qui doit absolument dominer la conduite des opérations de l'armée française, c'est qu'elle doit renoncer à l'offensive initiale et ne procéder que par riposte.

Autant que l'on peut prévoir les conséquences logiques de notre entrée en campagne, nous dirons sans hésiter que, avec l'offensive initiale, nous devons être battus, tandis que, en se préparant à la riposte et en l'exécutant avec énergie, toutes les chances sont en notre faveur.

Sept mois plus tard, nous prenions l'initiative d'attaquer, et le destin s'accomplissait, la prophétie se réalisait : nous étions battus dans la bataille des frontières. Le colonel Grouard eut la triste satisfaction de voir qu'il ne s'était pas trompé.

Il suivit les opérations, le cœur angoissé, avec une attention soutenue, cherchant à voir si les faits donnaient raison à ses théories et lui apportaient de nouveaux enseignements. Il continua à travailler jusqu'à sa mort, bien que la vieillesse eût atténué sa puissance d'application. Les lecteurs de la *Revue militaire suisse* peuvent constater, en se reportant aux articles qu'il a donnés en février-juin 1924, que sa pensée était restée lucide et qu'il savait lui donner toujours la même expression vigoureuse et nette.

Sa disparition, ai-je dit, resta inaperçue. Ni le grand public, ni l'armée, ne se doutèrent du vide qu'elle aurait dû faire. Aucun journal ne lui consacra la moindre notice nécrologique. Ceux auxquels on offrit des articles sur lui les refusèrent sèchement. Et la France ignore encore aujourd'hui qu'elle a eu son Jomini.

Lieutenant-colonel Emile MAYER.